

Faire le mur ou De la miniature à la fresque

Patrick Coppens

Number 12, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (digital)

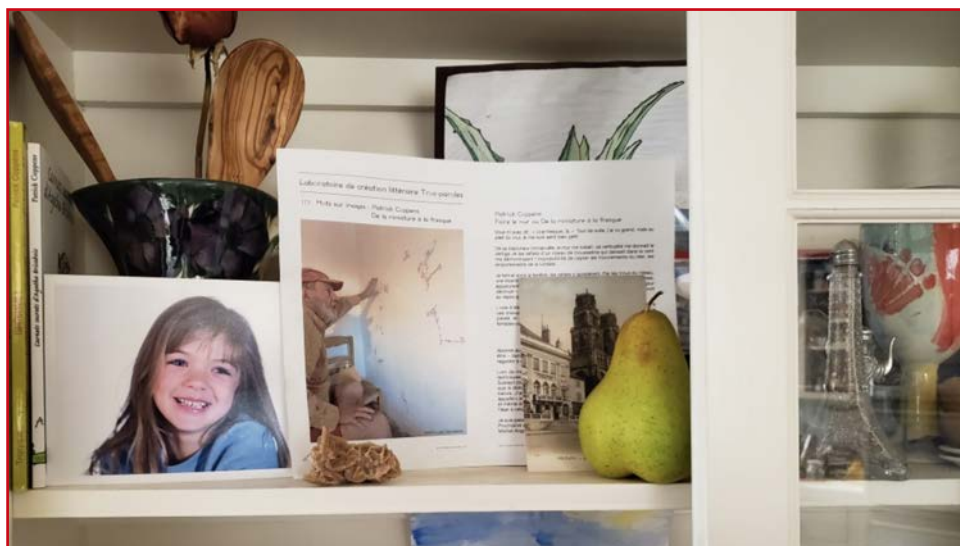
[Explore this journal](#)

Cite this article

Coppens, P. (2020). Faire le mur ou De la miniature à la fresque. *Entrevous*, (12), 10–11.

1/3 Mots sur images :
Patrick Coppens

Faire le mur
ou De la miniature à la fresque



Petite histoire de cette photo

Dans la cuisine californienne de la nièce de Patrick Coppens, cet article de la revue (première version) a rejoint les souvenirs de la famille Arnett. À gauche de la petite Amanda, deux des recueils du poète-artiste : *Ludictionnaire 2* et *Carnets secrets d'Agathe Brisebois*. La photo de ce cabinet de curiosités que, Patrick a réexpédiée à ENTREVOUS, a été reçue comme une invitation à refaire cette page et à en apprendre plus sur la fresque.

Vous m'avez dit :
« Une fresque, là. »

Petite histoire de la fresque

En tournée dans son pays natal, Patrick Coppens s'est vu commander une fresque murale par un amateur d'art de la région catalane française, qui avait vu ses dessins sur Internet sans réaliser qu'il s'agissait de miniatures. L'artiste a accepté le défi de faire croire ses fabuleuses créatures. Pour ce faire, sans modifier son style pictural, il a inventé sur place sa technique muraliste, en s'inspirant de celle, ancienne, dite *a fresco*.

Patrick Coppens

Faire le mur ou De la miniature à la fresque

Vous m'avez dit : « Une fresque, là. » Tout de suite, j'ai vu grand, mais au pied du mur, je me suis senti bien petit.

De sa blancheur immaculée, le mur me toisait ; sa verticalité me donnait le vertige, et les reflets d'un rideau de mousseline qui dansait dans le vent me démontraient l'impossibilité de capter les mouvements du réel, les emportements de la lumière.

Je fermai alors la fenêtre ; les reflets s'apaisèrent. Par les trous du rideau, une ribambelle de silhouettes, à la fois fantastiques, oniriques et enfantines, apparurent. C'est de quelques-unes de ces apparitions fugaces – le jour déclinait – que je m'inspirai pour réaliser la fresque dans laquelle on voit au repos quelques créatures amicales, presque familières.

L'une d'elles ressemble à un hippocampe à queue de sirène, une autre à ces chevaux de bois tout en tête que les enfants enfourchaient au siècle passé, et une troisième a la silhouette gracieuse d'une patineuse de fantaisie coiffée d'une tuque à pompon.

Abonné aux petits formats, je n'aurais jamais cru qu'une fresque pouvait être – dans certaines circonstances – une simple miniature qu'il faut regarder à distance.

Loin de moi l'idée de théoriser ma pratique, puisque je répugne aux techniques, rechigne aux procédés, et suis proche du discret mouvement *Subrept* (du français subrepticement). Mais il me semble avoir découvert que la distance qui sépare l'œil de l'œuvre décide de l'art choisi, de sa nature. J'ai aussi été étonné de constater que l'encre pigmentée, avec laquelle *je fais équipe*, s'accommode plutôt bien du plâtre, de la chaux et même du crépi, et qu'un mur déjà peint, lézardé ou écaillé, donne de l'élan à celui qui va l'illustrer.

Je suis passé, presque sans le vouloir, de miniaturiste à *colorieur* d'espace. Prochaine étape, les plafonds ? Sans me prendre, il va de soi, pour Michel-Ange ou Chagall !